Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1985)
Heft: 795

Artikel: Libre opinion : difficile retour aux réalités
Autor: Lehmann, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1017889

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIBRE OPINION

Difficile retour aux réalités

En faisant le voyage Lausanne-Zurich par le train, on a tout loisir de regarder la campagne et, en particulier, les arbres qui se trouvent au voisinage de la voie ferrée. Je fais ce voyage assez souvent et je suis frappé par le nombre croissant de Wellhauser que l'on peut observer (un Wellhauser est un arbre qui va très bien, mais dont l'aspect extérieur tend à faire croire qu'il est malade). La sécheresse persistante de cet automne donne à certains talus l'allure de dunes. Des prairies prennent une teinte jaunâtre. Bref, ce qu'on voit par la fenêtre rend un peu inquiet. Cette nature qui peine est nécessairement l'indice d'une détérioration, d'un déséquilibre. Le climat et la biosphère sont liés: les arbres souffrent de la sécheresse, mais la sécheresse est aussi une conséquence du dépérissement des forêts. Tout se tient et si tel est le cas, l'ensemble du système vivant qu'est notre globe, Gaia, est peut-être menacé.

LES LIMITES DE L'AUTORÉGULATION

L'hypothèse de Gaia a été formulée il y a plus de dix ans par le biochimiste anglais James Lovelock. Elle postule que l'ensemble de ce qui vit et interagit sur la Terre, principalement l'atmosphère, les océans, les terres émergées et les multiples formes de vie qui les habitent (biosphère) constituent un être vivant unique, à un niveau de complexité supérieur. Ce superorganisme vivant est capable d'homéostase (c.-à-d. d'autorégulation). Il règle, en particulier, la composition chimique de l'atmosphère. Cette composition est en effet inexplicable de par les lois du simple équilibre chimique. Les teneurs de l'atmosphère en certains gaz (comme le méthane, le monoxyde de carbone, l'hydrogène et d'autres) sont, de ce point de vue, beaucoup trop élevés eu égard à la grande abondance d'oxygène dans cette même atmosphère. L'hypothèse de Gaia postule donc en particulier, que la composition de l'atmosphère est ajustée par la vie de manière à optimiser les conditions d'existence de celle-ci.

A première vue, cela devrait paraître réconfortant. Si le climat est stabilisé par homéostase de Gaia, cela veut dire que son équilibre est assuré par des mécanismes régulateurs nombreux et fiables et qu'il devrait donc être peu sensible aux perturbations. Un peu comme la température de notre corps qui se maintient à une valeur remarquablement constante, que nous soyons dehors ou dedans, que nous ayons trop bu et trop mangé ou que nous crevions de soif et de faim, que nous dormions dans notre lit ou faisions l'ascension du Cervin. Mais nous savons tous que cette température peut néanmoins changer lorsque nous sommes malades. Et d'ailleurs, si notre organisme est sollicité au-delà d'un certain seuil, il ne peut plus se défendre et meurt. Il en va ainsi de tous les systèmes vivants: ils sont très stables par rapport aux perturbations tant que celles-ci ne dépassent pas une certaine limite. Mais une perturbation trop forte les fait soit s'effondrer, soit modifier leur comportement et/ou leur métabolisme de manière radicale.

LOURDES CONSÉQUENCES

Récemment, la revue *The Ecologist* lançait ce cri d'alarme: «Can Gaia survive without her trees?»[1] (Gaia peut-elle survivre sans ses arbres?). On ne peut répondre à cette question de manière définitive. Mais on peut être maintenant raisonnablement certain que l'état de santé de Gaia et son métabolisme seraient modifiés profondément par la disparition des arbres, ne serait-ce déjà que parce qu'ils représentent le principal réservoir de carbone à la surface des terres émergées. La réduction des surfaces forestières et l'état maladif des forêts restantes est une cause de modification climatique. Le climat qui est, comme on l'a vu, stabilisé par bien des mécanismes régulateurs, peut probablement résister au changement jusqu'à un certain point. Mais au-delà, il risque fort de basculer rapidement, voire très rapidement, dans un autre état. Et si la bascule est amorcée, il est bien peu probable qu'il soit possible de la retenir. Quel sera cet autre état? Aujourd'hui, on nous propose surtout un réchauffement général, mais le retour d'une période glaciaire est, à mon avis, au moins aussi vraisemblable. Dans les deux cas, les conséquences sont incalculables et inimaginables.

LA FIN DE NOTRE CIVILISATION

Pourtant, il nous faudra bien essayer de les imaginer. Nous semblons incapables de modifier notre comportement, de renoncer à des commodités, de prendre conscience de l'inanité du système économique que nous avons mis en place et dont nous persistons à faire la promotion. Nous continuons à vénérer un progrès technologique tout à fait futile et à lui sacrifier notre vie et notre environnement. Le retour à la réalité risque donc d'être très dur. Il nous faut nous y préparer. Alors imaginons un peu.

Progressivement, et de plus en plus vite, les zones les plus fragiles deviendront inhabitables. Ce sont certaines zones côtières, de plus en plus soumises aux tempêtes et inondations, des pentes relativement fortes sur les flancs des montagnes lorsque les forêts protectrices auront disparu, les zones semi-désertiques définitivement désertifiées. Les populations de ces régions devront soit disparaître, soit aller vivre ailleurs, augmentant ainsi la charge des zones encore vivables. Les conditions climatiques de plus en plus défavorables vont pousser à la consommation d'énergie et à l'exploitation de plus en plus abusive des sols, accélérant ainsi la bascule climatique. Brusquement, les rendements agricoles se mettront à baisser, certains sols devenant irrémé-

diablement improductifs. Les excédents et réserves disparaîtront rapidement et feront place à la pénurie, puis à la famine. La guerre deviendra inévitable et ce sera la fin de notre civilisation. Ce résultat peut du reste être obtenu encore plus vite si les Reagan, Gorbatchev, Thatcher et autres Delamuraz arrivent à accélérer suffisamment la course aux armements pour que la guerre devienne inévitable, indépendamment des conditions de survie. Le syndrome qui nous pousse à promouvoir l'armée et les moyens de destruction est finalement le même que celui qui nous pousse à mettre à sac notre environnement. Dans un cas comme dans l'autre, nous aurons la consolation d'avoir construit au moins en partie nous-même notre cercueil.

VERS UN COMPORTEMENT PLUS HUMAIN

Ce scénario sera certainement considéré comme une prophétie de malheur de plus. Bien sûr que je souhaite aussi qu'il ne soit que cela. Malheureusement, il devient de plus en plus probable. Les raisons principales sont à chercher en nous mêmes: d'un côté, nous avons développé une carapace qui nous empêche de prendre au sérieux les indices de détérioration de la biosphère que nous percevons et, d'un autre côté, nous sommes persuadés que la technique et la science pourront toujours résoudre tous les problèmes qui se poseront. Cette attitude est de plus encouragée par le pouvoir, car elle garantit sa pérénité, même si cela ne peut que précipiter la catastrophe.

La science est incapable de redonner la santé à Gaia, car elle n'est pas équipée pour aborder une entité dont elle ne saisit pas les lois (ce ne sont manifestement pas uniquement celles de la physique, de la chimie, etc.) et dans laquelle tout se tient et tout est dans tout. Redonner la santé à Gaia relève du comportement de l'homme, pas de sa science. Les autres formes de vie adoptent spontanément le comportement correct. Cela est nécessaire pour que l'homéostase de Gaia puisse se faire. L'homme devra bien réapprendre à se comporter de manière... plus humaine précisément. S'il ne le fait pas rapidement, il risque de se faire remettre durement à l'ordre par celle qui définit les règles du jeu.

P. L.

[1] *The Ecologist*, Vol. 15, N° 3, 1985.

ÉNERGIE

Le pari des économies

Où reçoit-on un chèque de cent francs si l'on jette son dévolu sur un réfrigérateur peu vorace en énergie? Où les familles déshéritées bénéficient-elles de travaux d'isolation thermique gratuits? Où un hôpital touche-t-il 660 francs par kilowatt d'abonnement d'électricité économisé s'il construit maintenant ses bâtiments neufs selon les normes thermiques prévues pour 1987? En Californie.

Ces «cadeaux» sont offerts par la «Pacific Gaz and Electric Company» (PGE) — première société américaine de production et de distribution d'électricité — qui dessert les onze millions d'habitants du nord de la Californie. La PGE consacre à ces tâches d'économie d'énergie 185 millions de dollars par an, soit 5% de ses recettes ou 42 francs par habitant.

Politique absurde de la part d'une entreprise qui vit précisément de la vente d'électricité? Pas du tout. La PGE, et d'autres sociétés encore, ont tout simplement fait leurs calculs: économiser l'énergie leur coûte cinq à sept fois meilleur marché que d'en produire. Le kWh économisé coûte à la PGE 290 dollars qui peuvent être immédiatement répercutés sur les tarifs; le kWh supplémentaire produit revient de 1200 à 1500 dollars et la hausse du prix de vente ne peut intervenir qu'après l'entrée en service de la nouvelle centrale. Dans l'intervalle — sept à quinze ans — la compagnie doit supporter tous les risques et la charge des intérêts.

Les sociétés américaines d'électricité sont privées mais elles doivent négocier avec les collectivités locales les tarifs, le taux et le montant des amortissements. Ainsi la PGE s'est vue refuser par l'administration une hausse de prix correspondant au coût total de sa nouvelle centrale nucléaire de Diablo Canyon: sur une facture de 4,5 milliards de dollars, 1,5 milliard a été imputé à des erreurs de la société.

Le coût croissant des nouvelles centrales, la sévérité des règlements antipollution et sécurité justifient l'intérêt des producteurs pour les économies. Une baisse des deux tiers de la consommation électrique des 125 millions de réfrigérateurs américains — techniquement sans problème — épargnerait la construction de trente centrales de mille mégawatts. Voilà le pari de la PGE et de ses consœurs.

Le Monde des 27 et 28 octobre 1985 qui donne ces informations ne manque pas de souligner la politique contraire d'EDF qui joue «le rôle de pousse au crime et s'oppose régulièrement aux apôtres des économies d'énergie». La situation en Suisse n'est guère différente. Grâce à leur politique tarifaire (DP 793) les sociétés d'électricité, plutôt que de soigner leurs bénéfices et de les investir dans les économies, cherchent d'abord à accroître leur part du marché énergétique, avec la complicité des autorités.

ROULER «VERT»

Abonnements verts internationaux à Bâle et à Fribourg-en-Brisgau. Depuis début août, les abonnements bâlois sont valables à Fribourg et réciproquement. D'autres accords semblables sont envisagés.